Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 4 (1883)
Heft: 11

Artikel: Bulletin mensuel : (5 novembre 1883)
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-132124

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN MENSUEL (*5 novembre 1883.*)[1]

Le ministre-résident français à Tunis, M. Cambon, a fait récemment une tournée dans la **Kroumirie,** où il a pu constater les progrès accomplis depuis deux ans, dans ce pays que ne traversait aucune route, où les soldats du bey chargés de recouvrer l'impôt n'osaient pénétrer, et dont les habitants passaient pour barbares. Aujourd'hui des routes conduisent au cœur du pays ; les Kroumirs se livrent non seulement aux travaux de la terre, mais encore à tous ceux que leur offrent les Français : exploitation de forêts, de mines, etc. ; les sources d'eau sont très abondantes, et dans peu de temps la Kroumirie sera une des parties les plus riches de la Tunisie.

Ce n'est plus guère que par les dépêches des journaux anglais que nous arrivent quelques renseignements sur l'état des choses au **Soudan.** Encore ces dépêches sont-elles d'une telle nature qu'elles ne nous apprennent rien de précis. En effet, tandis que le *Daily-News* recevait le 5 octobre, par la voie de Khartoum, l'annonce que les troupes égyptiennes avaient fait un mouvement en avant, mais que 300 hommes étaient tombés malades dès les premières étapes par suite de la chaleur, —que, le 18, lui parvenait du Caire une nouvelle envoyée par Hicks-pacha, d'après laquelle le Kordofan était tranquille, le cheik principal d'El-Obeïd soumis avec 300 cavaliers, et l'on ne s'attendait à aucune résistance, — le *Standard* au contraire représente les recrues destinées à l'armée qui opère dans le Soudan comme si mal disposées, qu'on est obligé de les conduire enchaînées jusqu'au lieu de leur destination ; d'après ce même journal, le madhi possède toutes les sympathies des populations de la Haute-Égypte, et l'on craint beaucoup pour la situation du général Hicks[2].

Ces contradictions nous font vivement regretter d'être privés depuis

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

[2] Au moment où nous mettons sous presse, le *Mémorial diplomatique* annonce qu'il a été décidé, au War-Office, qu'on enverra au général Hicks des renforts pris sur le contingent qui est en Égypte ; ils devront contribuer à assurer la défaite du mahdi, le gouvernement britannique attachant une extrême importance à en finir le plus vite possible avec le faux prophète.

plusieurs mois de la correspondance régulière que voulait bien nous envoyer M. **J.-M. Schuver.** Après avoir passé sept mois à Khartoum, il en est parti le 14 juillet pour le Bahr-el-Ghazal, où le vapeur *Ismaïlia* le transportera jusqu'à **Meshra-el-Rek.** Sans doute ce voyage à l'ouest et au sud-ouest de son itinéraire primitif ne rentrait pas dans ses plans ; ses bagages sont encore à Famaka sur le Nil Bleu, mais, dans l'impossibilité de reprendre cette route pour le moment, il a préféré à l'inaction dans la capitale du Soudan une excursion à Meshra-el-Rek, d'où il se rendra à Dem-Suleiman, chef-lieu du mudirieh du Bahr-el-Ghazal, qu'il prendra comme point de départ d'un voyage plus lointain.

La Société milanaise d'exploration en Afrique a reçu, de l'expédition italienne en **Abyssinie,** des nouvelles en date du 21 juillet, de Saméra, résidence du roi Jean, qui a bien accueilli les propositions du gouvernement italien. Les pluies étant survenues et ayant fait déborder tous les cours d'eau, rendirent pendant quelque temps impossible toute communication avec la côte. **Bianchi** se préparait à se rendre, dès que la saison pluvieuse serait passée, de Socota à Assab, pour étudier la région encore inconnue située entre le plateau éthiopien et la colonie italienne, et ouvrir une route directe de l'ouest à l'est vers Assab, au milieu de populations réputées sauvages. L'ingénieur Salimbeni se disposait à partir pour le Godjam, où il devait fonder une station, et, si les circonstances le lui permettaient, construire un pont sur le Nil Bleu, pour mettre l'Abyssinie en communication avec les pays Gallas, d'où proviennent presque toutes les marchandises que l'on veut attirer à Assab.

De son côté, le comte **Antonelli** a réussi à ouvrir au commerce une **route du Choa à Assab,** et a conclu des traités d'amitié avec Ménélik, avec Mohamed Anfari, sultan de l'Aoussa, et avec les chefs des tribus danakils. Une caravane de 400 chameaux et de 800 hommes descend du Choa à Assab, où elle apporte de l'ivoire, du café, des plumes d'autruche, des peaux brutes, et d'autres produits de ce pays. Antonelli est revenu en Italie, mais retournera prochainement au Choa, où le roi Ménélik demande à avoir un représentant du roi d'Italie ; de son côté il en enverra un à Rome. Outre la station italienne du Choa, il en sera créé une chez les Aoussas. La Chambre de commerce de Naples a demandé au ministre des affaires étrangères des informations sur le moyen de conclure des échanges avec la grande caravane. — D'après les journaux anglais, Ménélik a fait annoncer au résident britannique à Aden qu'il a conquis le royaume de Kaffa, et l'a annexé à ses états. — M. Luccardi, agent de la Société milanaise d'exploration, établi à Massaoua a été nommé consul italien dans cette ville.

La Société de géographie de Hambourg verra bientôt revenir le Dr **Fischer** qui a annoncé son retour à la côte. Parti de Pangani à la fin de décembre 1882, il se dirigea vers le nord en passant par Paré, Arusha et Sirigari, où il eut avec les Masaïs des démêlés dans lesquels ses gens en se défendant tuèrent quelques-uns des natifs. La satisfaction ordinairement exigée pour les morts ayant été payée en fil de fer, les deux partis se séparèrent en bons termes. Fischer continua sa marche vers le lac Baringo, et n'en était plus qu'à six jours de marche, lorsque ses porteurs refusèrent d'aller plus loin. Trois mille Masaïs en armes occupaient la route qui mène au lac, et, pour forcer le passage à travers la forêt vierge où ils étaient postés, la caravane du docteur allemand eût risqué de perdre toutes ses ressources. En revenant il a pris un chemin plus à l'ouest, autour du lac Naivasha et le long du lac Natron, près du volcan Doeyo Ngai, puis de là, par Angarouka, au mont Mérou. Près du lac Naivasha il découvrit une source abondante d'eau chaude ; quoique tout le pays parcouru soit de nature volcanique, on n'y voit pourtant plus de volcans. Le Dr Fischer a rapporté beaucoup d'ivoire et de riches collections de minéraux, de plantes, d'oiseaux et de mammifères, ainsi que des objets se rapportant à l'ethnographie du pays.

Le missionnaire Chauncy Maples, écrit de **Masasi**, le 20 juin, qu'il a terminé son exploration du pays des Makondés. Noumanga l'a très bien reçu et l'a traité royalement durant quatre jours, pendant lesquels le missionnaire a pu étudier tout ce district, et se former une opinion sur la possibilité d'y transporter l'établissement de Masasi. C'est l'endroit le plus sûr à 300 kilom. à la ronde. Mais les indigènes ne sont point disposés à aller s'établir aussi loin. M. Maples songeait à les installer à Néouala, où Matola lui a donné une maison construite l'année dernière. Il s'attendait à voir arriver un détachement de Magwangwaras, pour la perception du tribut de sel que les Makouas de Masasi se sont engagés à leur payer pour conserver leurs vies et leurs propriétés. Néouala est beaucoup meilleur que Masasi pour résister aux attaques de ces sauvages, mais Noumanga l'emporte encore de beaucoup sur Néouala.

La mission romande aux **Spelonken** sera prochainement renforcée d'une manière notable ; outre M. P. Berthoud qui se dispose à y retourner, le conseil de la Société a décidé d'y envoyer M. Eug. Thomas, licencié en théologie, qui vient de faire un stage médical chez le Dr Laidlow à Glascow, et une institutrice de Neuchâtel, Mlle J. Jacot, qui s'est aussi préparée à pouvoir donner des soins aux malades. Ces nouveaux

agents seront pourvus d'instruments de chirurgie, de livres d'hygiène et de médecine, de remèdes et de provisions diverses [1]. Le *Journal religieux* de Neuchâtel a publié des extraits de lettres d'un de nos compatriotes, M. Gautier, en ce moment en séjour auprès des missionnaires vaudois, avec l'un desquels, M. H. Berthoud, il se proposait de faire un voyage de Valdézia au Limpopo, pour apprendre à connaître ce pays, traversé jusqu'ici par des chasseurs seulement ; comme ce sont des Magwambas qui l'habitent, il importe aux missionnaires d'étudier soit la route, soit le cours du Limpopo, pour le moment où la mission aura reçu des renforts et pourra s'étendre au delà des Spelonken. Les voyageurs comptaient prendre avec eux douze chasseurs indigènes et quatre jeunes gens. Les bœufs de M. Berthoud devaient transporter les bagages jusque chez Schilowa, à moitié chemin du fleuve environ. Leur voyage devait durer trois ou quatre semaines, si ce n'est plus [2].

Le Dr **de Dankelman**, naguère agent du Comité d'Études du Haut Congo, a eu l'occasion de visiter plus au sud Mossamédès, à la côte, ainsi que Huilla et Humpata, à l'intérieur. Il n'a pas trouvé à **Huilla** le P. Duparquet, qui explorait le pays entre le Cunéné et l'Okavango. Quoique cette station missionnaire n'ait qu'un an de date, elle lui a fait une très bonne impression. Les missionnaires comptaient ouvrir le 1er octobre la station météorologique décrétée par le gouvernement portugais qui leur a fourni les instruments nécessaires. Il en existe déjà à San Salvador et à Loanda. Le Dr Dankelman, longtemps attaché à la station de Vivi, avait été envoyé à Mossamédès pour y acheter des poissons, en vue de l'arrivée d'un convoi de Chinois attendus au Congo. L'importation de ces travailleurs, que la direction de l'entreprise du Congo se propose de substituer aux nègres, semble indiquer qu'elle renonce à l'espoir d'amener les natifs à un travail régulier.

L'apparition de ces Chinois sur la scène du Congo n'est pas la seule surprise que nous aient apportée les nouvelles du mois passé sur l'œuvre de Stanley. Il n'est pas toujours facile de séparer la vérité d'avec l'erreur, dans les correspondances des journaux ; certains détails nous paraissent tellement exagérés, qu'avant de les donner à nos lecteurs,

[1] Un mécanicien et un meunier partiront aussi avec les missionnaires.

[2] Pendant l'impression de ce numéro, nous avons appris que les voyageurs, ayant dû laisser leur char et leurs bœufs à la limite de la région infestée par la tsétsé, ont été obligés de revenir à Valdézia, sans avoir pu atteindre le Limpopo, leurs provisions et leurs munitions étant épuisées.

nous voulons attendre d'en avoir la confirmation de la part de personnes autorisées; pour aujourd'hui nous nous bornerons aux faits certains, en commençant par les renseignements fournis à la Société de géographie de Londres par M. **H.-H. Johnston,** et publiés dans le dernier numéro des *Proceedings* de cette Société, sur son voyage au **Congo,** à la fin de décembre 1882 et au commencement de cette année-ci. Il signale d'abord le long de sa route, entre les deux stations missionnaires de Underhill et de Palaballa, sur la rive méridionale du fleuve, des villages prospères, entourés de plantations de bananiers ou de plantains, et dont les maisons sont propres et bien bâties, les champs de maïs et de cassave bien cultivés, les habitants doués d'un certain savoir-vivre. A Palaballa, les indigènes le saluent d'un *good morning,* emprunté sans doute au langage des missionnaires de la Livingstone Inland Mission, qui ont là une école dans laquelle l'enseignement est donné en langue fiote et en anglais. Des ennuis de porteurs l'obligèrent à revenir à Vivi, où Stanley lui donna tout ce qui était nécessaire à son expédition et trois de ses meilleurs Zanzibarites. De Manyanga, au lieu de suivre la route longue et difficile de la rive septentrionale, Johnston prit, jusqu'à Léopoldville, la route de la rive gauche, qui traverse un pays dont la population est plus aimable et plus courtoise que celle de l'autre bord. De Stanley-Pool une canonnière le transporta à Bolobo, à 400 kilom. en amont, où se trouvait alors la dernière station de Stanley. En remontant l'Étang de Stanley, il longea des îles couvertes de la plus belle végétation et peuplées de troupes d'hippopotames. Au delà des Dover Cliffs, le Congo a de 600^{m} à 1000^{m} de large; dans son cours, jusqu'à la station de Msouata, à 180 kilom., il ne reçoit qu'un affluent un peu considérable venant du S.-E., dont les eaux, d'un noir indigo, coulent, pendant plusieurs milles, côte à côte avec celles du Congo qui sont jaunâtres, sans se mêler celles-ci. La rive septentrionale est inhabitée, par suite des guerres qui ont dépeuplé le pays. La station de Msouata, une des plus jolies du Congo, est entourée de natifs d'un caractère aimable, dont les sentiments à l'égard des blancs sont extrêmement courtois. Un peu en amont, M. Johnston signale le curieux promontoire de Ganchou, langue de terre, moitié île, moitié presqu'île, sur laquelle est construit un village gouverné par un chef du même nom. En descendant le fleuve, Stanley n'y avait vu qu'un nid de pirates, tandis que les habitants en sont très pacifiques. Au delà se trouve l'embouchure de la Wabouma (l'Ibari Nkoutou de Stanley, nom ignoré des indigènes). A son confluent avec le Congo elle est aussi large que la Tamise à Westminster; d'un côté

l'on rencontre d'abord des bancs de sable, puis des rochers au delà desquels le chenal devient profond et la navigation plus facile. Elle sort du lac Léopold II, qui s'étend jusque sous le 1°40′ ; après avoir coulé parallèlement au Congo, dans un lit assez étroit, elle s'élargit beaucoup, comme le Congo, dans son cours supérieur, puis se rétrécit de nouveau avant son confluent avec le Quango; les eaux de ces deux rivières se distinguent sur un long parcours, celles de la Wabouma sont indigo, tandis que celles du Quango sont limoneuses et jaunâtres; elles se versent dans le Congo par 3° 20′. Les Bayansis qui habitent cette région sont de belle race, beaux de visage, et par les formes du corps rappellent les statues grecques. Passionnés pour la musique, ils ont en outre un grand art pour décorer leurs ustensiles et leurs armes. Leur langue appartient à la famille des langues bantoues ; plusieurs mots en sont presque identiques avec le souahéli ; aussi les Zanzibarites peuvent-ils se faire comprendre d'eux.

A ces renseignements géographiques sont venus s'en ajouter d'autres, fournis par **Stanley** lui-même dans une lettre du 11 juillet à M. Marston de Londres, que nous avons trouvée dans le *Liverpool Mercury*. Après avoir donné la liste des huit stations qu'il a fondées, de l'embouchure du Congo jusque sous l'équateur, à Vivi, Isangila, Manyanga, Léopoldville, Msouata, Bolobo, Loukoléla — le nom de celle de l'équateur n'est pas indiqué [1] — il ajoute qu'entre ces stations, qui sont les principales, il y en a de plus petites, dans les endroits où la population est le plus dense. « J'ai aussi découvert, continue-t-il, un autre lac, le Mantoumba, au nord du lac Léopold II. La population de ses rives est si dense que, s'il en était de même dans tout le bassin du Congo, celui-ci aurait environ 49,000,000 d'habitants. Je n'ai jamais vu de ma vie des trafiquants aussi vifs que le sont ces gens ; tout est propre à la vente, et toutes leurs pensées sont dirigées vers le gain honnête qu'ils pourront en retirer. Un trafiquant est sacré dans ce pays; nul ne le moleste ; chaque chef est tenu de le protéger, car, d'après leurs idées, il appartient à la classe qui apporte l'argent dans le pays. Vous verrez dans mon ouvrage : « A travers le continent mystérieux [2] » que j'ai parlé des féroces Irébous. Représentez-vous mon étonnement, en me voyant appelé par eux pour mettre un terme à une guerre intestine. En les quittant, j'ai laissé chez

[1] D'après une carte du Dr J. Chavanne, publiée dans le dernier numéro de la *Deutsche Rundschau für geographie und statistik*, cette station s'appellerait Ikengo.

[2] T. II, p. 313.

eux deux hommes qui y seront en parfaite sûreté, aussi bien que s'ils étaient sous la protection de la force métropolitaine de Londres. Vous pouvez être sûr que, si j'avais le moindre doute quant à leur sécurité, je n'exposerais jamais la vie de mes gens. J'ai aussi remonté la rivière qui, sur ma carte, porte le nom d'Ikelemba. C'est la Mobinda ; le nom d'Ikelemba est celui d'un petit affluent supérieur du Congo. La rive gauche de la Mobinda est semée de villages, entre lesquels il n'y a qu'un espace très restreint ; mais les habitants en sont très sauvages, et il faudra du temps pour les amener à reconnaître l'utilité de marchands blancs. Je les trouvai tous disposés à combattre, mais la vitesse et le bruit du steamer les empêchèrent de se précipiter sur nous, comme l'avaient fait les Bangalas. Quand nous regagnâmes le Congo, nous crûmes arriver en pays civilisé ; nos hommes, occupés à défricher et à bâtir, étaient dans les meilleurs termes avec les natifs. Les indigènes de l'équateur avaient l'idée bizarre que le Stanley qui avait descendu le Congo, et « Bula Matari » qui le remonte et bâtit partout, étaient deux personnages différents ; le premier ne pouvait être que l'agent du second qui, sans doute, était le vrai chef. Ils ont été très surpris d'apprendre que Stanley et le « briseur de rochers » étaient une seule et même personne. Les Bangalas visitant fréquemment les districts de l'équateur, je demandai comment l'on m'y recevrait ? « Vous n'avez qu'à agiter un bâton, me répondit-on, et ils se tiendront tranquilles. » Tout marche d'une manière satisfaisante ; nous n'avons pas à nous plaindre. Jusqu'ici il n'y a pas eu de paroles fâcheuses échangées entre nous et les natifs ; ce qu'il y a de mieux, c'est que le chef le plus attaché à ses traditions recherche notre alliance et nous fournit des porteurs. Environ 400 indigènes transportent maintenant des marchandises pour nous, là où il a fallu une année pour engager les plus réfractaires à nous en donner un. Avec le temps la nature de ces gens changera, et l'on peut légitimement espérer, qu'avec de la patience et de bons traitements, tous les transports nécessaires se feront par des porteurs indigènes. J'ai sous mes ordres 2000 hommes, 75 Européens, 17 stations et une flotille de 12 navires. »

Ce grand nombre d'hommes aux ordres de Stanley ne nous surprend pas ; nous avons mentionné les convois réitérés de Zanzibarites amenés par des agents de l'Association internationale, ceux de Kroomens de la côte de Guinée, et de Haoussas du bassin du Niger. Quant aux dix-sept stations auxquelles il fait allusion, il faut, pour atteindre ce chiffre, ajouter à celles mentionnées dans la lettre que nous avons traduite, cinq stations dont la *Gazette de Bruxelles* nous a apporté les noms ; elles sont

déjà inscrites dans la carte dont M. Johnston a accompagné son rapport à la Société de géographie de Londres; ce sont : Philippeville, Rodolphstadt, Baudoinville, Franktown et Stephanieville, qui se trouvent toutes dans la vallée du Quillou et du Niari, en dehors du bassin du Congo, sur le chemin par lequel de Brazza a annoncé vouloir ouvrir la voie la plus courte de l'Atlantique à Brazzaville[1]. Avant de quitter le Congo, ajoutons encore que Stanley a conclu, le 7 janvier de cette année, avec deux chefs de Palaballa, station de la Livingstone Inland Mission, un traité qui semble devoir fermer au commerce la route par laquelle passait jusqu'ici tout le trafic, de l'intérieur à l'embouchure du Congo.

Pour créer des stations le long du **Quillou**, les agents de Stanley ne pouvaient pas éviter d'entrer en conflit avec ceux de Savorgnan de Brazza. Après l'occupation de Loango et de Punta Negra, un de ces derniers, M. Cordier, conclut le 12 mars de cette année-ci, avec le roi de Loango et avec le chef Manipembo, souverain de la province du Quillou, des traités par lesquels toute la rive gauche du Quillou était placée sous le protectorat de la France, et acheta tout le terrain qui borde la baie de Loango. Il en acquit un autre près des cataractes de Gotou, en aval de Mayombé[2]. Le 20 mai, le capitaine Elliot, agent de Stanley, signa à son tour, avec le même chef Manipembo, un traité que nous reproduisons *in extenso*, parce qu'il peut servir à donner une idée des traités conclus au nom du Comité d'Études du Haut Congo :

Article Ier. Le chef Manipembo reconnaît qu'il est hautement désirable que le Comité d'Études du Haut Congo crée et développe dans ses États des établissements propres à favoriser le commerce d'échange, et à assurer au pays et à ses habitants les avantages qui en sont la conséquence.

A cet effet, il cède et abandonne en toute propriété au Comité d'Études : les territoires compris dans les limites de la factorerie de M. Saboga à Chissanga, jusqu'à Rudolfstadt, et de Rudolfstadt à Manianga Matati, rive gauche du Quillou, sur 40 kilomètres de Rudolfstadt à l'intérieur, tous les territoires de tous les États; puis la moitié de la rivière de Quillou (Sud) avec toutes les îles, jusqu'à Manianga Matati, à l'exception des concessions données à MM. Saboga, Aquello, W. A. H. V. Silva Silveiro, Saboga et Picho, sur la rive gauche du Quillou.

Art. 2. Il affirme solennellement que ces territoires font partie intégrante de ses États, et qu'il peut librement en disposer.

[1] Le capitaine belge Hanssen a été tué sur cette route par des indigènes, tandis qu'il cherchait à aller par terre de Manyanga au Niari.

[2] V. la carte, IIIme année, p. 228.

Art. 3. La cession du territoire est consentie moyennant un présent, une fois donné, de 200 pièces de corail rouge, 1000 longs d'étoffe, 25 barils de poudre, 24 habillements, une pipe de rhum, 25 fusils, une caisse de cuivre, 25 caisses de genièvre, 100 pièces de faïencerie, 25 caisses de liqueurs, une caisse de matchetes, et une rente viagère mensuelle de 3 longs d'étoffe plus 1 gallon de rhum, que le chef prénommé déclare avoir reçu.

Art. 4. La cession du territoire entraîne l'abandon par le chef prénommé, et le transfert au Comité d'Études, de tous les droits souverains.

Art. 5. Le Comité d'Études s'engage expressément à laisser aux indigènes, établis sur les territoires cédés, la propriété et la libre jouissance de la terre qu'ils occupent actuellement pour leurs besoins, et promet de les protéger, de défendre leurs personnes et leurs biens contre les agressions ou les empiètements de quiconque porterait atteinte à leur liberté individuelle, ou chercherait à leur enlever le fruit de leurs travaux.

Art. 6. Le chef accorde en outre au Comité :

1° La concession de toutes les voies de communication à ouvrir actuellement ou dans l'avenir dans toute l'étendue de ses États.

Si le Comité le juge à propos, il aura le droit d'établir et de percevoir à son profit des péages sur ces voies, pour s'indemniser des dépenses auxquelles leur construction aura donné lieu.

Les voies ainsi ouvertes comprendront, outre la route proprement dite, une zone de vingt mètres à droite et à gauche de celle-ci. Cette zone fait partie de la concession, comme la route elle-même, et demeure comme elle la propriété du Comité.

2° Le chef s'engage en outre à fournir à chaque station, factorerie ou établissement, établi sur son territoire, des « servants » ainsi que des travailleurs pour la construction et l'entretien de la route et des établissements du Comité d'Etudes. Les hommes fournis par le chef seront payés suivant un contrat fait d'un commun accord pour les salaires.

3° Le droit de trafiquer librement avec les indigènes faisant partie de ses États.

4° Le droit de cultiver la terre non occupée, d'exploiter les forêts, d'y faire des coupes d'arbres, de récolter le caoutchouc, le copal, la cire, le miel et généralement tous les produits naturels qu'on y rencontre, de pêcher dans les fleuves, rivières et cours d'eau et d'exploiter les mines.

Il est entendu que le Comité peut exercer tous les droits mentionnés au paragraphe 1, dans toute l'étendue des territoires cédés.

*

Art. 7. Le chef prend l'engagement de joindre ses forces à celles du Comité, pour repousser les attaques dont il pourrait être l'objet de la part d'intrus de n'importe quelle couleur.

Art. 8. Le prince Manipembo accorde au Comité l'unique et exclusif droit de construire en tout temps des chemins de fer sur toutes les parties de ces territoires, et de refuser à tout autre le droit de construire des chemins de fer sur n'importe quelle partie de ces territoires.

A l'exception de l'art. 8, le traité conclu avec les chefs de Palaballa est à peu de chose près le même.

Dans un article intitulé « la Vérité sur la question africaine, » le *Journal des intérêts maritimes d'Anvers*, après avoir affirmé que ni le Comité d'Études, ni l'Association internationale africaine, n'ont eu la prétention de créer en Afrique une souveraineté au sens propre du mot, s'exprime ainsi au sujet des traités sus-mentionnés : « En traitant avec les rois africains, si Stanley s'est réservé tous leurs droits, y compris celui de disposer de la vie et de la liberté des habitants, c'était à seule fin de se prémunir contre des revendications futures. Il ne voulait pas qu'à un moment donné, par exemple, un roi indigène pût venir s'emparer de la personne ou des biens d'un des habitants du territoire cédé, ou établir des barrières sur les routes, des taxes sur les fleuves et rivières, etc., etc. Ces traités en somme ne lient que les rois nègres et ne sont valables que contre eux. Il est évident qu'ils deviendraient caducs et inopérants si Stanley cherchait à s'en prévaloir pour régler le droit des gens dans ces contrées ; mais c'est précisément pour cela que le voyageur africain à réclamé le protectorat de l'Angleterre. »

En effet, dans une lettre du 23 juillet, de Léopoldville, dont M. Johnston a donné lecture à la section de géographie de l'Association britannique des sciences, réunie le 24 septembre à Southport, Stanley, faisant complètement abstraction du Comité d'Études du Haut Congo et de son auguste protecteur, adjure l'Angleterre de ne pas permettre que les millions de sujets britanniques qui émigrent pour chercher une nouvelle patrie, comme leurs ancêtres de l'Amérique et des Indes, soient dépouillés de leur droit d'aînesse sur ce fleuve découvert par un Anglais, Livingstone, sur cette voie ouverte par l'argent anglais et américain, et sur ces nations dont l'affection a été gagnée à l'aide des produits des manufactures anglaises !

Le Comité d'Études du Haut Congo paraît avoir formellement désavoué son agent, et l'Angleterre elle-même n'a pas répondu avec empressement à la demande de Stanley. Quoi qu'il en soit, Sir F. Golds-

mith, accompagné d'un légiste, arrivé à l'embouchure du Congo le 3 septembre, a continué immédiatement son voyage vers le haut fleuve. Le mystère qui entoure sa mission ne tardera sans doute pas à s'éclaircir. Mais, à mesure que les événements se déroulent, nous ne pouvons que hâter de nos vœux le moment où les gouvernements, invités à s'entendre sur les mesures à prendre pour assurer la libre navigation du Congo en faveur de tous, nommeront les commissaires auxquels ils remettront le soin de s'occuper de cette question. L'urgence en est d'autant plus grande, que le nombre des Européens qui se porteront dans cette région peut devenir prochainement assez considérable, si l'on répond aux vœux du Comité d'Études. D'après le journal l'*Export*, qui dit tenir ce renseignement de source sûre, cette Société désire fonder des colonies sur les territoires acquis par Stanley, et a chargé ses délégués, pour le cas où des expéditions de quelque nation que ce soit voudraient s'y établir, de leur donner gratuitement le terrain nécessaire. Avant tout, elle voudrait créer des colonies sur les stations du Congo, et voir s'y développer une nouvelle espèce de villes libres. Un des membres les plus éminents de la Société africaine engageait récemment les industriels et les négociants allemands à s'établir dans ces stations, où un consulat pourrait facilement être créé, pour le plus grand avantage des commerçants et des explorateurs allemands.

Quant à **Savorgnan de Brazza,** il a échelonné quatre postes le long de l'Ogôoué : au cap Lopez, à Lambaréné, à N'jolé et près des chutes de Boué, dans le pays des Okandas. Le 9 juin il a quitté Lambaréné, avec 11 Européens, 60 laptots et 57 pirogues montées par 800 Adoumas. Il allait créer un cinquième poste dans le pays de ces derniers, pour compléter la chaîne qui doit relier la côte de l'Océan à Franceville, sur un parcours de 850 kilom. environ. Le Dr Ballay, Jacques de Brazza, frère du chef de l'expédition, et le sergent Malamine devaient, dans les premiers jours d'août, être rendus chez Makoko, pour le pays duquel ils étaient partis six semaines auparavant. On ne savait rien à Franceville du renversement de ce chef par ses sujets. De Brazza devait se rendre chez lui, après avoir conduit jusqu'à Franceville le convoi des piroguiers avec lesquels il remontait le fleuve.

Un des correspondants du *Bulletin des Mines* écrit de Londres à ce journal qu'il a appris de Sir Charles Bright, occupé en ce moment de la pose du **câble sous-marin** de la ligne du **Sénégal,** qui doit passer par les **Canaries,** que, dès que ce travail sera terminé, le gouvernement anglais fera prolonger cette ligne tout le long de la **côte occidentale**

d'Afrique jusqu'au Cap en passant par la Côte d'Or. La communication télégraphique avec Cape-Coast, pourra déjà être établie l'année prochaine. L'importance qu'ont prise les exploitations minières de la Côte d'Or, et l'avenir qui leur paraît réservé, ont été les motifs déterminants de cette décision.

En se rendant au Cameroon, M. Rogozinski a visité Monrovia et les provinces de la république de **Libéria.** Il a trouvé dans la jeunesse une instruction qui lui a paru de très bon augure pour le développement de cet État. A Monrovia, en particulier, il a rencontré de jeunes Libériens très intelligents, qui ont étudié dans les universités d'Europe. Le long de la rivière Saint-Paul, il a visité des plantations de cannes à sucre et de café, appartenant à des colons libériens, qui emploient des machines à vapeur pour la fabrication du sucre.

Le chemin de fer du **Cayor,** qui sera terminé dans deux ans, donnera à la culture du sol une grande impulsion ; les indigènes n'ayant plus besoin de perdre la moitié de l'année au transport de leurs récoltes, auront le temps de travailler davantage et produiront beaucoup plus. D'autre part, les grandes maisons de la côte devront installer des comptoirs partout où des gares seront établies. Déjà la Compagnie occidentale de la côte d'Afrique (ancienne maison Verminck), demande à acheter des terrains autour d'un certain nombre de gares pour y établir des factoreries.

Le transport de l'État *la Sarthe* a conduit sur le **Haut Sénégal** de nombreux ouvriers, destinés à renforcer le personnel des travaux du chemin de fer. Le même bâtiment transporte 70 voitures en tôle, soit pour le service de la voie ferrée, soit pour le convoi qui devra ravitailler le fort de Bamakou. Les voitures sont de deux types : la voiture fermée qui sert au transport des vivres et des munitions, et la voiture de charge ordinaire, sorte de charrette que l'on recouvre au besoin d'une simple bâche. Toutes les parties s'en démontent facilement, et chaque voiture forme le chargement de deux mulets, en sorte qu'on peut les atteler de la façon ordinaire, ou les charger à dos de mulet si l'on a à franchir un passage difficile. De plus, les caisses qui constituent la partie principale de ces voitures étant complètement étanches, quand on a à passer les marigots que l'on rencontre fréquemment au Sénégal, on peut s'en servir comme de petits chalands et former avec elles des ponts de bateaux. On pourrait même, avec certaines modifications de détail, constituer des trains de chalands qui rendraient de grands services sur le Niger.

Dans l'espoir de recevoir prochainement des renforts de la **mission**

protestante de Paris, M. Taylor a conçu le projet de développer les écoles qu'il a fondées à **Saint-Louis,** d'établir une station annexe dans l'île de Sor, la grande voie par laquelle passent toutes les caravanes venant de l'intérieur, et de créer une mission chez les Bambaras. Pour celle-ci, il sera nécessaire de faire un voyage jusqu'à Bamakou, pour choisir l'emplacement le plus favorable à une station, soit à Bafoulabé, soit à Kita, soit sur le Niger même. Mais aujourd'hui que la route a été frayée par la colonne expéditionnaire du colonel Borgnis-Desbordes, ce voyage, aller et retour, peut se faire facilement en trois mois.

D'après une dépêche de la légation espagnole à Tanger, le sultan a consenti à livrer la baie située près de l'embouchure de la rivière Yeni, située sur le territoire de Sous, au sud de Mogador, point indiqué par les commissaires espagnols comme étant le site de **Santa Cruz de Mar Pequena,** cédé par le traité de 1860, après l'expédition d'O'Donnell au Maroc, et vainement réclamé dès lors par plusieurs gouvernements. Le Maroc avait bien essayé d'échanger Santa Cruz contre un autre territoire près du détroit de Gibraltar, mais le marquis de la Vega de Armijo exigea Santa Cruz de Yeni, pour contrecarrer l'influence de la compagnie *North African*, établie au cap Juby et dans le territoire de Sous. L'intention du gouvernement espagnol est d'établir un poste, un comptoir et des fortifications à Yeni, ainsi qu'une escadrille pour protéger les pêcheries de la côte sud, fréquentées par les habitants des îles Canaries en vertu du susdit traité.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. A.-D. Langlois qui, depuis plusieurs années a entrepris l'exécution d'une carte générale économique de l'Algérie, dont la partie occidentale lui a valu la médaille d'or de la Société de géographie de Paris, explore actuellement la province de Constantine.

Des brigades topographiques, chargées de reviser et d'établir, en certaines parties encore mal connues, la carte de la Tunisie, ont dû partir à la fin d'octobre; elles sont au nombre de six, et relèveront spécialement la portion de territoire comprise entre Sfax et Gabès.

Ali Mahoom, jeune esclave libéré à Khartoum par Gordon-pacha, et donné au missionnaire Felkin qui l'a élevé en Angleterre, a été engagé par le consul Baker, et il est parti il y a quelques semaines pour Khartoum.

Le Dr Stecker est rentré en Autriche, après avoir parcouru, à l'est et au sud-est de l'Abyssinie, une douzaine de districts où n'avait encore pénétré aucun Européen. Il en rapporte des cartes ainsi que des collections d'histoire naturelle.

Le mouillage d'Aden étant trop petit, et les navires toujours plus nombreux qui y relâchent perdant un temps précieux pendant la mousson du sud-ouest, des armateurs anglais ont créé un vaste entrepôt de charbon à Périm, dans le détroit de Bab-el-Mandeb. Toutes les dispositions sont prises pour que les plus grands bâtiments puissent y faire leur charbon en quelques heures.

D'après des lettres particulières adressées d'Aden à l'*Esploratore*, M. Pierre Sacconi, membre correspondant de la Société milanaise d'exploration, a été assassiné pendant son voyage de Harar dans l'Ougaden. Une lettre de Mgr Taurin Cahagne confirme le fait. L'assassinat a eu lieu à Kurnagot, localité très peuplée, à une journée du Webbi.

La Société de géographie de Marseille a reçu de bonnes nouvelles de M. G. Revoil, chargé d'une nouvelle expédition chez les Somalis. Parti de Magadoxo, il est parvenu, à travers un pays qu'aucun Européen n'avait visité jusqu'ici, à la ville de Ganané, sur le Djoub supérieur, à 150 kilom. environ en amont de Berdera, où le baron de Decken fut assassiné en 1865 par les Somalis.

D'après l'*African Times*, les deux sultans des îles Johanna et Mohilla se sont décidés à abolir l'esclavage dans leurs territoires dès le 4 août 1889, et le consul anglais aux îles Comores «les a inscrits sur la liste des monarques éclairés et civilisés.»

Le transport du vapeur *la Bonne Nouvelle*, destiné au Tanganyika, s'est fait heureusement de Quilimane au lac Nyassa. M. Roxburgh, qui dirige cette opération, espère qu'avant la fin de l'année il aura traversé le plateau qui sépare les deux lacs, et que le steamer pourra être remonté promptement par le capitaine Hore et ses collègues de la Société des missions de Londres.

Le gouvernement britannique a nommé le capitaine Foot comme consul dans la région du Nyassa et des autres lacs, pour supprimer la traite et développer la civilisation et le commerce dans l'Afrique centrale; il sera secondé dans ces fonctions par le commandant C.-E. Gissing, en qualité de vice-consul.

La « Castle Mail Packets Company, » qui vient d'établir une ligne de vapeurs de Lisbonne à Mozambique, a décidé d'en créer en outre une directe de Maurice à Algoa-Bay, où un steamer prendra mensuellement la malle apportée d'Europe. Ce service alternant avec celui des Messageries maritimes pour Maurice, cette île recevra désormais les dépêches d'Europe tous les quinze jours.

Une députation du Volksraad du Transvaal, composée de MM. Krüger, Dutoit et Smit, a quitté Prétoria et vient en Angleterre pour négocier la revision de la Convention.

Un rapprochement s'est produit au Lessouto entre deux des fils de Molapo et Jonathan, demeuré fidèle au gouvernement colonial. Ce fait hâtera le rétablissement de la paix dans le district de Léribé, jusqu'ici un des plus éprouvés par la guerre civile. M. Coillard et ses compagnons de voyage partiront pour le Zambèze le 5 décembre.

Un gisement de houille important a été découvert à 30 kilom. au nord-ouest de Natal. On en a aussi trouvé de très bonne qualité à 7 kilom. de Bethulie, dans l'Etat libre du fleuve Orange.

D'après une lettre du missionnaire Bam, de Béthanie, M. Vogelsang, chef de l'expédition allemande à Angra-Pequena, a promis de s'abstenir, ainsi que ses agents, de l'importation de spiritueux dans le pays des Namaquas. Ils s'efforceront d'apprendre aux indigènes à faire un commerce honnête et à entreprendre toutes sortes de travaux pour pouvoir gagner quelque chose.

Le Comité national allemand ne pouvant fournir les 375,000 francs nécessaires à la nouvelle expédition du lieutenant Wissmann, le roi des Belges a offert de défrayer de ses propres deniers toutes les dépenses de ce voyage d'exploration.

Trois missionnaires français, et quelques frères exerçant des métiers manuels, se sont rendus à Stanley-Pool pour y établir une mission. L'abbé Guyot, qui avait été chargé par Mgr. Lavigerie de l'exploration des rives du Haut Congo pour y fonder des stations, s'est noyé dans le fleuve, avec le lieutenant Janssen, en revenant de la Wabouma où ils étaient allés créer, celui-ci une station pour le Comité d'études, et le premier une mission. Leur canot était monté par onze Zanzibarites, dont huit ont été noyés.

D'après un télégramme de Madère, les Français ont pris possession d'El-Obey, île située à environ 50 kilom. de leurs établissements du Gabon. Ils ont l'intention d'en créer au Vieux Calabar.

Malgré les difficultés qu'a rencontrées l'expédition Rogozinski, plusieurs de ses membres ont réussi à s'établir dans la région du Cameroon, sur la petite île Mondola, à quelques centaines de mètres de la terre ferme. Le climat en est plus salubre que celui de Victoria.

Le Comité des missions de l'Église presbytérienne unie d'Écosse fait construire, pour ses stations sur le Vieux Calabar, un steamer en acier, dont la direction sera confiée à M. Ludwig, ingénieur suisse, parti récemment pour cette région.

La guerre des Achantis s'est terminée par la victoire de Mensah sur l'ancien roi Coffee Kalkali, mais un nouveau candidat au trône a fait son apparition en la personne de Quacoa-Duah, neveu du roi défunt du même nom.

Le Dr Bayol a été nommé lieutenant-gouverneur du Sénégal.

ELMINA

Elmina est située dans cette partie de la côte occidentale d'Afrique qui, à partir du Cap des Palmes, par 5° environ de latitude N., prend une direction générale vers l'est, parallèlement à l'Équateur, et forme le côté nord du golfe de Guinée, dont la limite inférieure est marquée par le cap Lopez ; elle appartient à la Côte d'Or. C'est à Elmina que commence la région dite « montueuse » qui s'étend jusqu'à la rivière Volta et qui, par la constitution de son sol, est plus favorable aux Européens que la région dite « palustre » qui s'étend entre le Volta et les embouchures du Niger, et où les émanations fébrigènes de la lagune sont mortelles.